

Miser sur le rocambolesque
The Wagers de Sean Michaels

Luba Markovskaia

Number 272, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93922ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

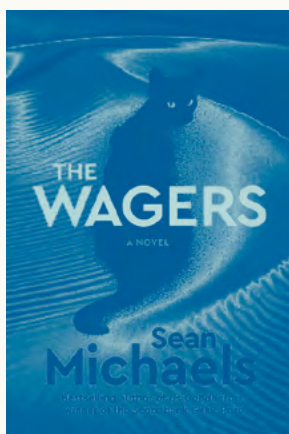
Markovskaia, L. (2020). Review of [Miser sur le rocambolesque / *The Wagers* de Sean Michaels]. *Spirale*, (272), 72–73.

LUBA MARKOVSKAIA

MISER SUR LE ROCAMBOLESQUE

THE WAGERS

SEAN MICHAELS

Penguin Random House
Canada, 2019, 384 p.

The Wagers est le deuxième roman de Sean Michaels, l'auteur du foisonnant *Us Conductors*, une fiction biographique sur la vie de l'inventeur du thérémine, Lev Termen. Cette première publication ayant remporté le prix Giller, Michaels, un critique musical jusque-là surtout connu pour son blogue *Said the Gramophone*, a soudainement été propulsé à l'avant-scène du milieu littéraire canadien. Avec son roman sur le créateur soviétique, Michaels témoignait déjà d'une profonde affection pour le rocambolesque. Non content de raconter la vie *a priori* improbable d'un personnage plus grand que nature – celle d'un espion et inventeur ballotté entre la haute société new-yorkaise et le goulag –, le romancier a fait de Termen un adepte du kung fu, démontrant que pour lui, il n'existe rien de tel qu'un surcroît de pittoresque. Avec *The Wagers*, Michaels signe cette fois-ci une œuvre entièrement fictive, laissant libre cours à une imagination qu'on devinait déjà débordante, et ne se prive pas d'accumuler les retournements fantasques, dans une frénésie quasi maladive.

Theo Potiris, le personnage principal de *The Wagers*, vient d'une famille d'épiciers grecs, dont le commerce, Provisions K, rappelle en tous points l'épicerie PA, située au cœur du Mile End, et entre les rayons de laquelle a d'ailleurs eu lieu le lancement du livre. En effet, le récit est au départ bien ancré dans le quartier montréalais, bien qu'il s'agisse d'un Montréal mythique, jamais nommé, ce qui prête une universalité à la ville. Celle-ci se démarque néanmoins par certains traits spécifiques : son bilinguisme décomplexé, sa montagne, sa galerie de personnages excentriques... Épicier de jour, Theo partage sa vie nocturne entre le club d'humoristes où il se produit les vendredis soirs et le lieu où il gage sur des courses de chevaux pour déterminer s'il montera ou non sur scène ce soir-là. Lorsque sa nièce l'y accompagne et remporte un montant invraisemblable, le récit bascule du côté du fantastique, dans une série d'aventures qu'on pourrait qualifier de métaphysiques.

MÉTAPHYSIQUE DU HASARD

La thématique du hasard est déclinée de multiples manières dans le roman, dont les différentes scènes peuvent être lues comme des variations sur ce thème : d'abord adepte de jeux de hasard, Theo se voit ensuite entraîné dans une mystérieuse entreprise qui tente, à la manière des algorithmes prédictifs dont elle est vraisemblablement une métaphore, de déjouer les aléas du destin, puis finit par rejoindre une bande de voleurs de « chance », qui sillonnent la planète à la recherche de cette substance se présentant sous la forme d'une poudre. La matérialisation de ce concept abstrait permet à l'auteur de réfléchir en filigrane à des questions comme le privilège, le rôle que joue le hasard dans nos vies et l'arbitraire du

succès – notamment littéraire. En effet, l'un des personnages qui détient des grandes quantités de fortune en poudre est un écrivain soudainement couronné d'une multitude de prix, dans un clin d'œil au destin de Michaels lui-même.

Ainsi, l'univers réaliste établi dès le départ – entre le milieu familial de l'épicerie, celui du quartier et de la communauté nocturne des humoristes – est rapidement éclipsé par une succession de lieux nouveaux disséminés aux quatre coins de la planète : les voleurs de fortune se rendent dans le somptueux manoir d'un écrivain excentrique à Taiwan, puis atterrissent dans le désert marocain pour se lancer dans une course-poursuite contre des robots dirigés par un techno-gourou milliardaire. Ainsi, ce qui s'annonçait au départ comme un roman intimiste bien ancré au cœur d'un quartier reconnaissable devient une intrigue digne d'un film hollywoodien qui multiplie les lieux de tournage pour justifier un budget trop élevé.

La faiblesse de ce roman tient, à mon sens, à sa structure : à partir du point de basculement qui vient troubler l'existence du personnage, l'intrigue file toujours plus loin, comme si celui-ci passait sans cesse de l'autre côté du miroir, sans jamais se retourner. J'aurais souhaité voir, au lieu de cet enfoncement constant dans des contrées imaginaires, un aller-retour entre la vie quotidienne et les aventures fantastiques, pour mieux établir une tension entre les deux univers. Au départ, cette tension existe : quelques manifestations de l'insolite dans un milieu autrement réaliste – comme l'apparition d'oiseaux exotiques dans les rues de la ville ou le comportement suspect des olives à l'épicerie – infusent le roman d'une intrigante atmosphère de réalisme magique. Mais bientôt, la vie ordinaire du personnage s'estompe entièrement au profit de son équipée surnaturelle.

LE CHARME DISCRET DE L'INTIME

C'est à regret que j'ai quitté l'environnement affectif et physique si bien campé au début du roman pour suivre les protagonistes dans leur expédition à travers le globe, tout en espérant toujours me retrouver à nouveau dans les rayons de Provisions K, avec ses personnages attachants et ses péripéties journalières. Car à mon sens, c'est surtout dans les descriptions de la vie quotidienne que brille la plume de l'écrivain. En plus d'une écriture polie et attentive aux sonorités, qui atteste son oreille musicale, Michaels a une capacité remarquable à infuser de magie les instants ordinaires : une promenade à vélo sur l'avenue du Parc, des rapports familiaux tendus, des lettres échangées avec une amoureuse insaisissable en retraite spirituelle dans le désert... En quelques traits, l'auteur décrit de façon poétique, par exemple, une scène banale se déroulant dans une boîte de nuit : « *In the darkness Theo saw the slope-shouldered outline of the bouncer moving between the chairs. He had the jowly aspect of a Saint Bernard. He laid a doughy palm on the women's crowded little table. They stared at him with awed round eyes, as if a moose had come striding from the woods*¹. » C'est dans cet enchantement du quotidien, me semble-t-il, que réside le talent du romancier, davantage que dans ses descriptions scrupuleuses de dispositifs merveilleux, qui n'apportent pas

grand-chose de nouveau à ce type d'imaginaire : les coffres-forts, les faux murs, les sociétés secrètes sont des ressorts usés du genre fantastique, et si l'auteur joue adroitement avec ces tropes, ce n'était pas là, pour moi, l'intérêt premier de ce roman.

Dans une scène où Theo et Simone, la jeune femme qui l'entraîne sur la voie du cambriolage de fortune, observent des artistes de rue en train de peindre une murale, Theo fait remarquer : « *I feel as if the painting already exists, and they're just uncovering it*². » Cette observation l'amène à réfléchir à son métier d'humoriste : « *A joke can seem that way: like a rare bird. Look what I found [...]. [G]ood comedy is just seeing. Seeing the world as it is, or yourself as you are, or the way other people feel about something but haven't found a way to say*³. » Il me semble que le romancier livre là la clé de son art véritable, celui de l'observation, du dévoilement et de la formule juste – du rapprochement surprenant qu'on découvre à la fois avec ravissement et avec l'étonnement de ne l'avoir jamais lu ailleurs ni d'y avoir pensé, tellement il paraît soudainement universel.

Malheureusement, l'auteur ne semble pas s'en remettre entièrement à cette capacité, préférant multiplier les rebondissements de l'intrigue. En cela, il s'apparente non pas aux muralistes qu'admire Theo, mais au personnage de Severin Jones, l'humoriste qui accumule les gags au lieu de prendre le temps de se livrer simplement sur scène, au grand regret de son ami. Michaels a un flair remarquable pour dépeindre les subtilités dans les rapports humains, transmettre en quelques traits une atmosphère, rendre vivant à travers de simples gestes un personnage secondaire... Pour son prochain roman – car je continuerai certainement à suivre cette plume habile et talentueuse –, j'ose souhaiter qu'il fera davantage confiance à sa maîtrise de ces ressorts littéraires et qu'il se délesterait de ce qui paraît être, chez lui, une crainte d'ennuyer. Cela ne risque pas d'arriver, car c'est dans les temps morts du récit que le talent de Sean Michaels se révèle et captive le plus. C'est dans ces moments en apparence prosaïques que sa magie opère réellement.

1 « Dans la pénombre, Theo vit la silhouette voûtée du videur s'avancer parmi les chaises. Il avait l'affect joufflu d'un Saint-Bernard. Il posa sa paume pâteuse sur la petite table qu'occupaient les jeunes femmes. Elles le fixèrent avec des yeux ronds ébahis, comme si un orignal venait de surgir de la forêt. »

2 « J'ai l'impression que la peinture existe déjà et qu'ils ne font que la dévoiler. »

3 « Une blague, c'est un peu ça. Comme un oiseau rare : regarde ce que j'ai trouvé [...]. Voir le monde tel qu'il est, se voir soi-même tel qu'on est, voir ce que les autres ressentent sans savoir comment l'exprimer. »